

## L'ENTRETIEN DU MOIS

### "En 40 ans, le Centre-Bretagne a connu 3 siècles d'évolution..."

Devenu responsable régional  
"le petit paysan" n'a pas oublié...

- « **Tout le monde travaillait dur, pour n'obtenir que bien peu!** »
- « **1957-1962: en 6 ans, le monde rural a changé de siècle...** »
- « **Certains n'ont pas suivi... il y a eu des vagues de suicides...** »
- « **La Région est l'entité idéale pour un bon niveau de gouvernance...** »
- « **La technocratie parisienne ne lâche jamais!** »
- « **En Loire-Atlantique, il existe une vraie envie de Bretagne...** »
- « **La Bretagne a beaucoup d'atouts pour réussir... Je suis optimiste pour son avenir** »
- « **Carhaix a su se donner une image de marque...** »

Un entretien  
avec M. Elie GUEGUEN,  
Directeur Général Adjoint  
au Conseil Régional de Bretagne



« De mon enfance, voilà ce dont j'ai gardé le meilleur souvenir : la solidarité qui existait entre les gens, dans une certaine pauvreté, mais où l'on ne se sentait pas pauvre, parce que ceux qui avaient un peu plus d'argent ne le faisaient pas sentir aux autres. Il y avait une grande pudeur... », nous a confié M. Elie Guéguen.

Le regard direct, à la fois scrutateur et bienveillant que cet homme semble poser sur les êtres et les choses, son allure et ses gestes aussi paisibles que déterminés laissent percevoir d'emblée une nature calme et résolue, une ténacité que dominant cependant une profonde humanité et une grande simplicité...

Comme ses pères labouraient la terre du Poher, au pas lent du cheval, menant la charrue d'une main ferme au geste précis, Elie Guéguen a tracé le sillon de sa vie avec constance, opiniâtreté et sage optimisme.

Le « petit paysan » de Carnoët a ainsi frayé son chemin jusqu'aux instances dirigeantes de la Région Bretagne... tout en demeurant un homme de racines et de cœur.

« Regard d'Espérance » est donc allé ce mois à la rencontre d'un témoin : l'enfant qui vit et vécu intensément la phénoménale mutation que connurent les campagnes du Centre-Bretagne dans la deuxième partie des années cinquante – un changement de mondes...

Et le haut responsable qui a œuvré durant des années au cœur des rouages socio-économiques et politiques de la Bretagne...

Le regard d'un homme enraciné dans notre territoire, mais également capable de le voir d'ailleurs, avec un recul aussi éclairé que lucidement encourageant.

#### ■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je suis né à Carnoët en 1946, où mes grands-parents et mes parents étaient paysans. Mon père est décédé quand j'avais 17 ans, et ma mère a eu ensuite un parcours professionnel, dans le commerce, et divers autres métiers...

Ma seule scolarité s'est déroulée à l'école primaire de Plourac'h, où mes grands-parents s'étaient retirés en 1952 pour tenir dans le bourg une petite ferme.

J'ai aimé l'école, qui a été pour moi une ouverture assez extraordinaire. J'y ai appris le français, à l'âge de six ans, pratiquement comme l'on apprend une langue étrangère, car nous baignions tous alors dans un milieu très brittophone... Mais je n'ai pas eu l'impression d'avoir dû apprendre véritablement le français : cela s'est fait en douceur, naturellement, comme pour beaucoup de gamins à cette époque-là.

« J'ai arrêté l'école à 14 ans... »

J'ai arrêté l'école à 14 ans pour travailler à la ferme familiale durant un an, puis aller en apprentissage agricole chez un oncle. Il faut croire que je n'étais pas très doué pour la chose agricole, car cet oncle m'a assez vite demandé ce que je voulais faire et une opportunité s'étant offerte dans l'Equipement à Callac, j'y ai été pris pour faire les écritures de bureau...

La vie est ainsi souvent affaire de rencontres : là, c'est l'ingénieur des Ponts et Chaussées qui avait approché l'instituteur agricole en lui disant qu'il cherchait quelqu'un...

Je suis donc entré à l'Equipement, auprès de gens très bienveillants, qui m'ont aidé. Ces collègues adultes ont ensuite incité le gamin que j'étais à passer le concours de conducteur de chantier...

Puis, après le service militaire, où j'ai été infirmier, j'ai suivi une formation de comptabilité auprès de l'A.F.P.A. (Association pour la Formation Professionnelle des Adultes). J'ai obtenu un poste dans l'Equipement à St-Brieuc, puis à Rennes, à Rouen où j'ai travaillé dans le secteur des Affaires Sanitaires et Sociales...

En passant des concours internes divers et successifs, j'ai poursuivi ce parcours jusqu'à ce poste de Directeur général adjoint à la Région Bretagne où je travaille depuis 2004, et que je quitterai en septembre pour prendre ma retraite.

« Les loisirs étaient rares... »

Dans toutes ces étapes, j'ai été aidé par des collègues de travail, des gens qui m'entouraient. Il y avait alors une solidarité, et j'espère que cela existe toujours... J'ai essayé ensuite d'avoir la même attitude envers les jeunes qui étaient autour de moi.

Je n'ai jamais eu beaucoup de temps à consacrer à des « passe-temps » mais j'ai toujours beaucoup lu, et cela m'a aidé dès le départ : à l'école de Plourac'h, j'avais littéralement « pillé » la bibliothèque. Puis, ayant tout lu, j'empruntais des livres à mes camarades de Carnoët, puis à mes cousins scolarisés au Cosquer à Poullaoüen, et nous allions au cours du soir à l'école du Guilly, qui existait encore à l'époque...

Je ne sais pas d'où m'est venue cette soif de lecture, mais je crois qu'en fait, j'avais besoin de nourrir mon imagination et ma pensée. La vie à l'époque était très « loco-locale », les loisirs étaient rares ; les gens étaient occupés à assurer leur subsistance : produire de la nourriture, nourrir les bêtes, couper le bois... Les temps étaient assez durs ! »

■ **Si vous aviez à évoquer un ou deux souvenirs particulièrement marquants de votre enfance vécue dans nos campagnes du Poher, quels seraient-ils ?**

« Certainement ceux de ma prime enfance à Carnoët : mon grand-père habitait alors à Kerautem, un genre de manoir, château à la mode de Bretagne, un lieu dont j'ai gardé des souvenirs marquants. J'y suis retourné de temps en temps avec – non pas de la nostalgie – mais un peu d'émotion...

Puis ce manoir a été démolí et reconstruit aux U.S.A., paraît-il. J'ai envie de savoir où et d'aller le voir là-bas !

Mais c'est toute mon enfance à Plourac'h, auprès de mon grand-père, dont je garde un grand souvenir. Ce grand-père a eu une grande importance pour moi. Mon père est décédé jeune... Et à une époque où il n'était pas coutume de valoriser les enfants, mon grand-père m'a toujours valorisé. Je lui sais gré d'avoir eu sur moi ce regard bienveillant, y compris quand tout n'allait pas toujours bien...

J'ai donc une tendresse particulière pour Kerautem et ce vieux manoir, comme pour les gens de l'époque. Il y avait un genre de vie « communautaire » – j'emploie le mot au risque qu'il soit mal compris aujourd'hui.

*« L'on ne se sentait pas pauvre... »*

Nous avons aussi habité le village de l'Angle-Lezer, où vivaient une dizaine de familles. Les enfants du village étaient partout chez eux, dans toutes les maisons. L'on y entraient comme chez soi, et y était bien accueilli.

Il n'y avait pas de « grosses histoires » entre les gens. Les adultes avaient sur les enfants un regard bienveillant et attentif, avec un rappel à l'ordre quand nécessaire, un genre d'éducation commune.

À l'école de même, les instituteurs assuraient une espèce de « service après vente » : après la classe, ils nous faisaient travailler encore, se sentant un devoir de réussite, une obligation de résultat. Ils ne renonçaient pas.

Voilà ce dont j'ai gardé le meilleur souvenir : la solidarité qui existait entre les gens, dans une certaine pauvreté, mais où l'on ne se sentait pas pauvre, parce que ceux qui avaient un peu plus d'argent ne le faisaient pas sentir aux autres. Il y avait une grande pudeur... »

■ **Au-delà de ces souvenirs, quelles réalités de son enfance ont – à vos yeux – le plus forgé l'homme que vous êtes devenu ?**

« Ce sont les racines... Ce dont on ne se rend pas toujours bien compte par la suite, et que l'on ne dit pas assez. Ce que l'on apprend de nos aînés...

Et, cela peut paraître « ringard » que de le dire aujourd'hui, mais je le dis : la valeur du travail. Tout le monde travaillait dur à l'époque, pour souvent n'obtenir que bien peu ! On « tirait le diable par la queue » selon l'expression populaire...

Mais je retiens aussi de ce temps-là que les gens savaient tirer parti de tout. Il existait une sorte d'écologie avant la lettre : il n'y avait pas de chauffage central à la maison, mais il y avait du bois sur les talus ou dans la forêt du Fréau... on y trouvait aussi de quoi fabriquer des paniers en noisetier, des balais de genêt... Celui qui voulait bien se donner de la peine – et tout le monde s'en donnait – trouvait de quoi vivre. L'agriculture était une agriculture d'autarcie, mais avec beaucoup de savoir-faire et de débrouillardise, d'entraide... Personne ne mourait de faim.

Et cette entraide allait au-delà du simple quotidien : pendant la guerre, un fermier du village est resté prisonnier des Allemands, en Pologne, de 1939 à 1945... Ce sont deux voisins – mes oncles – qui ont aidé sa femme à tenir la ferme pendant tout ce temps : ils labouraient ses terres, faisaient les moissons... C'était une solidarité naturelle, gratuite, et réciproque. »

■ **Vous avez été témoin de la formidable évolution qu'ont vécue les campagnes bretonnes en l'espace de quelques décennies : le passage d'un monde à un autre...**

**De la vie que vous avez connue enfant à celle qui existe aujourd'hui dans les mêmes lieux, quelles mutations vous paraissent les plus impressionnantes ?**

« Avec le recul, c'est la courte période qui va de 1957 à 1962 environ. Il y a eu après d'autres évolutions, mais celles de ces années-là ont été phénoménales !

En 1956, à Carnoët, les tracteurs étaient plutôt rares. C'étaient quelques tracteurs antiques, à roues métalliques. La traction était surtout animale. Il n'y avait pas d'électricité, pas d'eau courante ; il fallait aller au puits, à la fontaine... Les maisons n'avaient aucun confort intérieur.

Pour nourrir les chevaux, on allait chercher des charretées d'ajoncs dans la lande, que l'on broyait ensuite...

Puis, en cinq ans, on est passé du cheval au tracteur... Il est des machines agricoles qui n'ont fait qu'une saison : en 1956, c'était la faucheuse ; en 1957-58 sont arrivées les lieuses, qui ont fait deux ou trois saisons, au mieux ; en 1960 sont venues les premières moissonneuses-batteuses...

*« On est passé sans transition de la veillée au coin du feu à la télé... »*

Et de même pour l'électricité, vers 1956-57. Je me souviens du jour de son arrivée à Carnoët. À Trévennec, une petite foule s'était rassemblée devant le transformateur autour du maire ceint de son écharpe tricolore. Un vieux monsieur aveugle, M. Morvan, est entré dans le petit bâtiment du transformateur, aidé par deux personnes de l'E.D.F., qui lui ont posé la main sur la manette afin qu'il l'actionne. Le courant électrique est passé... et les gens se sont « envolés » comme une volée de moineaux ! Chacun est allé voir chez lui si « ça marchait », puis est revenu pour la fin de la cérémonie. L'électricité, « sa magie », étaient attendues avec une extraordinaire impatience.

Moins de trois semaines après, il y avait un poste T.S.F. dans presque toutes les maisons ! L'électroménager est apparu plus tard. Mais dans la foulée, l'eau courante est arrivée dans les grosses fermes. Les voitures sont apparues un peu partout : 4 CV, Dauphine, 2 CV... La télévision est venue vers 1961-1962...

On est donc passé sans transition de l'âtre et de la veillée au coin du feu à la télé.

Et les gens ont tout de suite adopté ces techniques nouvelles, s'y sont habitués à une vitesse extraordinaire. J'ai eu du mal à le comprendre. Mais ils y étaient prêts et les attendaient.

*« Il y a eu des vagues de suicides... »*

Les « 30 glorieuses » sont arrivées dans ces campagnes avec une dizaine d'années de retard, mais avec une fulgurance extrême... Et non sans dégâts humains : certains n'ont pas suivi cette évolution soudaine. Il y a eu des vagues de suicides. L'hôpital de Plouguernevel s'est rempli à cette époque-là...

Des journaliers agricoles, « sans domicile » qui louaient donc leurs services dans les fermes à la journée, se sont retrouvés sans travail... Ils ne trouvaient plus leur place dans cette société rurale nouvelle, où ils avaient eu un statut. Ce n'étaient pas des vagabonds, mais des gens qui allaient travailler de ferme en ferme, étaient honnêtes et respectés...

Les transformations se sont poursuivies après : le remembrement, l'avènement de la grande période avicole en 1958-59, avec l'augmentation phénoménale de la taille des poulaillers...

Le pouvoir d'achat des agriculteurs a aussi augmenté, et la désertification des campagnes s'est accélérée...

Je me souviens aussi d'une période d'émigration affolante. Dans le petit village de l'Angle-Lézer où j'ai vécu, les

jeunes couples partaient les uns après les autres, après leur mariage, pour aller chercher du travail comme ouvriers, manoeuvres... Une première génération est partie. Puis des gens plus âgés ont aussi quitté la campagne pour aller travailler à Rennes, dans les usines Citroën qui s'étaient construites... J'ai aussi le souvenir des saisonniers qui partaient à l'automne travailler dans les sucreries, ou au printemps pour les moissons...

Ensuite la Bretagne a rattrapé son retard, et a même devancé d'autres régions. En 40 ans, entre 1955 et 1995, le Centre-Bretagne a connu l'équivalent de trois siècles d'évolution, pour se retrouver dans une agriculture plus avancée que la plupart des autres régions qui l'avaient précédé : le Sud et le Nord de la France, la Normandie... »

### ■ **Peut-on être nostalgique de ce passé ?**

« Je ne suis pas nostalgique ; même s'il est des choses du passé dont on ne se sépare pas. Mais la vie était trop dure, parfois implacable, pour que l'on en soit nostalgique ! Il faut être réaliste.

Non seulement la vie était difficile, mais il était presque impossible d'en avoir une autre. Cette vie-là n'était pas choisie. On peut avoir un dur métier, mais que l'on a choisi et que l'on aime. Là, c'était une condition dont il était difficile de sortir... »

### ■ **Quelles valeurs perdues, ou dévaluées, de ce monde rural d'hier peut-on regretter ?**

« Les valeurs de solidarité ne sont pas perdues, même si on a peut-être tendance à les oublier parfois.

Si j'avais quelques regrets, ce serait par rapport à la langue, le breton, qui a été sacrifié, et qui est aujourd'hui en mauvaise posture.

Il y avait un plaisir particulier, une connivence, une facilité de communication à échanger dans cette langue maternelle, une langue qui exprimait une vie, des choses communes... Ce plaisir, on l'a toujours, mais peut-être plus de la même manière. On se situe ici dans de l'affectif. »

### ■ **Voudriez-vous retracer à grands traits les étapes du parcours professionnel qui vous a conduit à la responsabilité des Services de la Région Bretagne ?**

« Après mon travail à Rennes, je suis allé travailler à Nantes en 1972, ayant passé un concours de secrétaire administratif. Je me suis inscrit en parallèle à la faculté de Droit afin de passer une capacité qui m'ouvrait d'autres formations et concours internes...

Je suis donc devenu Inspecteur des Directions Régionales de la Sécurité Sociale, ce qui m'a permis de passer une année à l'Ecole Nationale de la Santé Publique à Rennes, aujourd'hui Ecole des Hautes Etudes en Santé Publique.

J'ai travaillé dans ce domaine pendant sept ans, à Nantes, puis toujours en passant des concours, j'ai été deux ans à la D.D.A.S.S. du Maine-et-Loire, en tant qu'adjoint du directeur.

Revenu à Nantes, le directeur de la D.D.A.S.S. m'a incité à postuler pour le poste de directeur départemental de la D.D.A.S.S. en Vendée. Je n'y croyais pas du tout, mais j'ai suivi son conseil... et ai été pris. C'était avant la décentralisation. J'y ai travaillé avec un préfet originaire de Glomel, je crois, M. Jaffrezou, avec lequel j'étais en confiance... Le travail m'a beaucoup plu.

Ensuite, en 1991, j'ai été nommé directeur départemental dans le Pas-de-Calais, puis directeur régional en Champagne-Ardenne, et de même en 1997, à Rennes.

Enfin, Jean-Yves Le Drian, président du Conseil Régional, m'a sollicité en 2004, au moment où il constituait son équipe, après son élection, pour venir travailler à la Région... »

### ■ **En quoi consiste plus précisément cette responsabilité ?**

« En tant que directeur-adjoint à la Région, chargé de l'Enseignement et de la Formation – ce qui est un paradoxe pour quelqu'un qui n'a jamais fait d'études ! – j'ai été chargé d'une part de gérer les services de la Région au quotidien, d'une manière générale, et d'autre part de m'occuper de la formation.

Ce travail est un peu difficile à expliquer car la formation est une activité dispersée entre plusieurs acteurs :

la Région s'occupe de la formation des adultes, soit chômeurs, soit jeunes qui sortent sans qualification du système scolaire, donc des personnes de 18 à 25-30 ans...

Le Conseil Régional organise des sessions de formation en lien avec les organismes spécialisés, formations sanctionnées par des diplômes nationaux reconnus, qui permettent à environ 70 % des gens concernés de retrouver un emploi.

Cet emploi ne se situe pas toujours dans leur domaine de compétence, mais cette formation remobilisant leur capacité relationnelle, de « savoir-être » (etc...), leur redonne confiance en eux-mêmes...

La Région a aussi en charge « le gîte et le couvert » pour les lycées: elle construit, entretient les bâtiments et assume les fonctions de restauration et d'hébergement, y compris la gestion des personnels qui exercent dans ces domaines.

Auparavant, en tant que directeur des Affaires Sanitaires et Sociales, je faisais de la tutelle et de la planification hospitalière (c'était avant la création des A.R.H.), et de l'action sociale et médicosociale, telles que la prise en charge des handicapés et des personnes âgées, qui dépendaient des D.D.A.S.S. »

### ■ **Dans cette carrière, quelles ont été vos principales sources de satisfaction ou de joie... ? Et vos regrets ou peines ?**

« Le trait commun de toutes mes activités professionnelles a été de m'occuper de l'humain : la santé, le social, la formation...

Je suis heureux d'avoir pu œuvrer dans ces domaines, et de ce que j'ai pu y faire... L'on n'est jamais content, car il y a toujours à faire, et à mieux faire.

J'ai eu la chance d'avoir un travail qui me plaisait, qui était certes prenant et exigeait beaucoup d'investissement personnel, qui m'a parfois confronté à des réalités difficiles, dures, à des interlocuteurs qui s'opposaient avec vigueur contre nos actions... mais qui était passionnant.

J'ai toujours essayé de différencier le travail de la personne, et ai souvent rencontré des élus ou des professionnels qui comprenaient cela, ce qui m'a permis d'avoir de bonnes relations avec des gens qui s'étaient opposés fortement à notre action. Cela a été une vraie satisfaction.

Dans les Ardennes, après m'être difficilement confronté à un élu parce qu'il fallait fermer un hôpital, j'ai retrouvé celui-ci quelques années plus tard, et nous nous sommes liés d'amitié, parce que notre confrontation avait été loyale et sans acrimonie personnelle. »

### ■ **Les Régions françaises ont vu leurs pouvoirs et prérogatives s'accroître depuis la promulgation des lois de décentralisation, mais elles sont loin de disposer de l'autonomie des Länder allemands, des Régions espagnoles ou du Royaume-Uni... Comment analysez-vous leur situation, et leur avenir ?**

« Par tempérament et par goût, j'ai toujours suivi l'avenir des régions, et j'ai voté « oui » au référendum de 1969 sur la régionalisation et la réforme du Sénat. On sait ce qu'il en est advenu ensuite !...

Je dirais au sujet de la régionalisation, pour l'avoir vraiment vécu que la technocratie parisienne ne lâche jamais !

En 1984, l'Etat s'est à nouveau emparé de petites prérogatives qu'il avait transférées aux Régions dans le domaine social – contrats Zeller, dispositifs pour le logement... – les compétences de l'Etat se sont reconstituées au détriment de celles des Régions : ce qui avait été transféré législativement s'est trouvé grignoté réglementairement... Et il a fallu légiférer à nouveau dans les années 1990 pour retransférer aux Régions les compétences reprises par l'Etat peu à peu !

Jusqu'en 2004, on pouvait penser que la régionalisation était irréversible, qu'elle se faisait lentement, difficilement, avec des avancées et des reculs ou des freins, mais qu'elle se faisait...

Aujourd'hui, on perçoit des velléités de retour en arrière. La France reste donc un des rares Etats centralisés, à l'inverse de l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, le Royaume-Uni...

Je l'explique par un pouvoir étatique et technocratique parisien qui reste très fort, malgré la volonté de décentralisation assumée par le pouvoir politique. »

■ **Souvent ce centralisme français a été dénoncé, notamment en Bretagne... D'aucuns disent que, à la royauté hégémonique, au pouvoir oppressif des rois, s'est substitué un jacobinisme centralisateur ! Est-il possible, dans notre pays, d'envisager une évolution qui établirait réellement un nouvel équilibre démocratique ? Que faudrait-il faire pour que cela soit ?**

« J'espère que l'évolution finira par se faire. J'ai pu constater que les esprits y sont prêts ; parmi les élus, les électeurs, une institution de contrôle comme la Chambre Générale des Comptes...

Les Régions sont aujourd'hui mûres pour cette évolution. Et la Région est l'entité idéale pour être un bon niveau de gouvernance : assez éloignée des passions locales tout en étant assez proche du terrain. Et je crois que les collectivités régionales et autres permettent d'amplifier la vie démocratique...

La régionalisation est dans l'intérêt de notre pays. »

■ **Quelles sont à vos yeux les forces et les faiblesses de la Région Bretagne ?**

« Question délicate pour moi !... »

Sa force, c'est d'abord sa jeunesse et son niveau d'éducation. La richesse d'un pays, c'était autrefois ses matières premières, ses usines, son savoir-faire manuel... Aujourd'hui c'est aussi et avant tout sa matière grise. Or, nous avons en Bretagne un très bon niveau d'enseignement, de formation. C'est la première région productrice de bacheliers, et le Finistère est le premier département...

Nous sommes bien placés dans l'enseignement supérieur. La Bretagne est aussi devenue attractive, comme toutes les régions littorales atlantiques. Elle possède de bonnes infrastructures, de gros efforts ayant été réalisés depuis les années 1950, le C.E.L.I.B...

En numérique, le Très haut débit avance. L'informatique et l'agroalimentaire y sont puissants... Nous avons beaucoup d'atouts.

Une des difficultés, en revanche, c'est la concentration des populations sur l'espace côtier et l'Est de la Région, sans que l'Ouest se porte mal. C'est le Centre-Bretagne qui va moins bien démographiquement. »

■ **Que pourrait être la Bretagne, en particulier sur le plan économique, si à l'instar d'autres grands pays, la France ouvrait un nouvel espace aux provinces et entités régionales... ?**

« Elle pourrait connaître le même développement que des pays comme le Danemark... mais je crois que cela vient.

Les projections de croissance de la population nous placent dans des situations semblables à celles du Danemark ou de la Norvège, et supérieures à l'Irlande... »

■ **Pensez-vous que la « Bretagne historique » puisse renaître... Qu'est-ce qui empêche que le découpage imposé par le régime de Vichy soit réparé ?**

« Je ne sais... En tous cas, il ne faut pas « lâcher l'affaire » !

J'ai vécu vingt ans en Loire-Atlantique, et même si le sentiment est parfois ambivalent, il y existe une vraie envie de Bretagne.

Et le regard sur la Bretagne y a aussi changé : en 1972, on y percevait la mémoire d'une Bretagne pauvre, « de landes et d'ajoncs », peu industrialisée, qui se désertifiait, arriérée.

Aujourd'hui c'est une tout autre image, très bonne, d'une Bretagne dynamique, performante... Et le grand public commence à faire le lien entre économie, culture et appartenance à une région ; c'est très important pour la Bretagne, qui est connue pour sa culture, y compris sur la scène internationale. Cette notoriété bretonne conduit à vouloir « acheter breton »... Tout cela participe d'un même mouvement. »

■ **Les Vénètes commerçaient par mer, avec toute l'Europe... Les Osismes aussi, soulignent plusieurs historiens... La situation au cœur de l'Europe maritime n'est-elle pas une immense chance pour la Bretagne ?**

« Si, certainement ! Beaucoup de choses ont été réalisées, mais il reste un grand retard à combler, et des innovations à mettre en place, comme l'éolien off-shore, avec la plateforme des énergies maritimes à Brest...

Il y a le transport maritime de camions à développer...

Me vient souvent en mémoire ce qu'Alexis Gourvenec a réalisé avec la Brittany Ferries : ce sont les producteurs du Léon qui se sont regroupés pour investir dans un port en eau profonde, parce que les financiers refusaient de le faire.

Cela montre que la volonté locale peut gagner contre des logiques financières et des études de marché pessimistes. Les apparences économiques sont une chose, la volonté politique, la conviction d'entrepreneurs locaux en est une autre.

Si l'on se dit qu'une chose est possible, elle le devient parfois ! »

■ **De manière plus générale, quelles réflexions, remarques, inquiétudes ou raisons d'espérer vous inspirent l'évolution globale de la Bretagne, et sa situation actuelle ?**

« Je suis optimiste pour son avenir. Nous avons beaucoup d'atouts pour réussir, et beaucoup a été fait.

Prenons l'agriculture : la planète a 6 milliards d'habitants et va vers les 9 milliards, avec les problèmes alimentaires que cela sous-entend, parce que les surfaces agricoles sont limitées.

Nous avons ici la matière première et le savoir-faire. Nous sommes une région productrice, dotée d'une industrie agroalimentaire, d'une recherche sur les aliments de demain... voilà une carte bretonne à jouer. Il faut seulement trouver comment traiter le problème des pollutions.

Mais les Bretons ont été capables de transformer une région gravement sous-développée il y a 50 ans, en une région prospère. Je ne vois pas pourquoi, avec beaucoup plus d'atouts aujourd'hui, ils ne parviendraient pas à franchir un nouveau palier !

Il faut que nous soyons capables collectivement de donner de l'espoir et de l'ambition à nos enfants, qu'il n'y ait pas de renoncement, ni que nous nous endormions sur nos lauriers...

La génération qui monte est en difficulté, face à l'emploi notamment. Il faut la mettre en capacité de réussir. L'on s'est beaucoup occupé des personnes âgées – et il faut continuer – mais il faut aujourd'hui mettre en place une vraie politique pour l'emploi et l'autonomie des jeunes.

Les Régions doivent s'y employer, mais l'Etat doit aussi les aider à développer cette politique. »

■ **La fracture qui existe entre le littoral et l'intérieur, et celle qui se dessine – entre l'Est et l'Ouest de notre région – vous semblent-elles devoir s'aggraver dans les années à venir ? Comment y remédier ?**

« J'ai toujours été étonné que le littoral attire tant, alors que toute la Bretagne est proche de la mer. On ne communique pas assez sur le fait que Carhaix, Rostrenen, Gouarec ou Callac se trouvent à moins d'une heure de route de la mer, et que nous avons un bon réseau routier... »

Je ne suis pas pessimiste. L'exemple de Pontivy, qui se développe, comme arrière-pays de Vannes et Lorient, montre que le Centre-Bretagne peut se développer. C'est moins une question de géographie que de volonté politique.

Carhaix commence à suivre le même chemin. Elle a su se donner une « image de marque », se doter d'équipements culturels, scolaires, sauvegarder son hôpital... Des entreprises nouvelles s'y implantent... Les possibilités de développements futurs ont été préservées.

Il faut ainsi « doper » des secteurs qui demeurent et permettent d'avoir une densité de services et d'activités sur le territoire de la Bretagne intérieure.

Bien sûr, des communes rurales se dépeuplent, mais on voit aussi des activités se développer dans des centres-bourgs...

Il n'y a pas suffisamment de raisons pour désespérer !

De même, la différence entre l'Est et l'Ouest de la région est réelle. Dans la région de Rennes–Vannes, le développement se fait tout seul, ailleurs, il faut le conquérir...

Mais le dernier recensement a montré que la population se maintient désormais dans tous les départements. »

■ **Quelle place vous paraît devoir être celle de la « bretonnité » et de ses expressions culturelles dans notre région et notre pays ?**

« Elle est très importante. Les touristes viennent en Bretagne pour ses paysages, ses gens, sa culture... Celle-ci est un élément essentiel de son développement.

D'autre part, on ne vit pas ici « impunément » : même des gens qui viennent vivre en Bretagne sans avoir de racines bretonnes sont vite pris par cette culture, par cette ambiance. Car ce n'est pas seulement un folklore, c'est une manière de vivre ensemble, une cohésion sociale, ce sont des valeurs... Globalement, nous avons ici moins de délinquance, par exemple.

Le fest-noz, où tous se retrouvent, jeunes et vieux, sans barrières sociales est un peu typique de cela. »

■ **Quelle place a-t-elle dans votre vie et votre « cœur » ?**

« J'ai découvert ma bretonnité en vivant hors de Bretagne, comme c'est souvent le cas. L'on se rend moins compte de ce que c'est quand on « baigne » dedans... »

Elle a donc une grande place dans ma vie. Je suis bretonnant. J'ai appris à lire le breton « sur le tas », mais je l'écris mal. En retraite bientôt, je vais prendre des cours du soir pour approfondir ma connaissance de la langue.

La sauvegarde de la langue est un combat qui me poursuit depuis longtemps. »

■ **Comment perçoit-on le Centre-Bretagne depuis la « capitale » régionale ?**

« Etant toujours du Centre-Bretagne bien qu'habitant à Rennes, je ne suis peut-être pas le mieux placé pour le dire ! Je me sens davantage un Centre-Breton habitant Rennes, qu'un Rennais capable de porter un regard extérieur sur le Centre-Bretagne !

Les lieux qui me sont les plus chers au cœur sont le Centre-Bretagne et Nantes. C'est là que je me suis construit, que j'ai travaillé, milité... Je m'intéresse toujours beaucoup

à l'actualité de ma région d'origine et je suis heureux quand il s'y fait des choses positives. Je passe d'ailleurs ici pour le défenseur du Centre-Bretagne.

Et je vois aussi ici des regards qui changent sur ce Centre-Bretagne : davantage de compréhension... »

On le perçoit comme un pays un peu difficile, rude, où la confrontation est vigoureuse... Mais c'est sain, et normal, parce que si l'on ne se bat pas dans et pour le Centre-Bretagne, rien ne se passe ; ce qui se fait tout seul ailleurs doit toujours s'y gagner en luttant... »

■ **Que doit faire cette contrée pour assurer ses lendemains ?**

« Continuer à investir... L'on n'est pas au bout de la révolution numérique, par exemple, et demain il sera très possible d'habiter le Centre-Bretagne et de créer, de travailler, d'avoir des activités en étant en lien avec tout le reste du monde !

Carhaix sera demain à un peu plus de trois heures de Paris, par le T.G.V... »

Peut-être le plus grand frein se trouve-t-il dans les têtes, parce que l'on ne voit pas que le Centre-Bretagne est proche de la mer, de Rennes, de Paris, de Bruxelles, de Dublin, de Londres... »

Il faut simplement que les pouvoirs publics maintiennent les infrastructures pour que la dynamique du développement puisse s'enclencher et ensuite se nourrir d'elle-même. »

■ **Si vous aviez un message à adresser à ses habitants, quel serait-il ?**

« S'accrocher », « y croire », ne pas renoncer ni se décourager, avoir de l'ambition pour leur pays et leurs enfants... »

Ils ont plus d'atouts aujourd'hui qu'il y a 50 ans !

Il y a toujours des obstacles, des pesanteurs, mais il faut aller de l'avant, rester inventifs et imaginatifs, savoir aller voir ailleurs ce qui se fait de bien, et avoir confiance en son propre savoir-faire... »

Et n'ayons pas honte de ce que nous sommes, Bretons du Centre-Bretagne. Cultivons notre « identité » et donnons envie à nos jeunes de vivre ici, en leur en donnant aussi les possibilités. »

■ **Et au terme de votre carrière professionnelle, à l'orée d'une autre étape de votre vie, quelles leçons tirez-vous des expériences vécues ?**

« Il faut savoir s'émanciper du regard des autres sur soi-même, dépasser cela pour avancer. Ce n'est pas toujours facile... »

Et se souvenir des racines que nos parents nous ont données. L'exemple qu'ils nous ont laissé – en tous cas, celui que m'ont donné les miens – en travaillant et en me montrant que cela est normal. Je ne veux pas paraître donner une « leçon du laboureur à ses enfants », mais dire que l'exemplarité de ceux qui ont travaillé avant nous mérite notre attention, notre mémoire... »

(Entretien recueilli par S.C.)